

Scripta

*Collection de l'Ecole de psychanalyse
Sigmund Freud*

Dirigée par Charles Nawawi

Cette collection présente les concepts de la psychanalyse et examine leur effectivité et leur maniement. Elle aborde la pratique de la psychanalyse en rapport avec les questions fondamentales de notre temps.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

Écritures du meurtre

Solal Rabinovitch

Écritures du meurtre

Freud et Moïse : écritures du père 3

Scripta

é
éditions
rès

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBNPDF : 978-2-7492-1966-0
Première édition © Éditions érès 1997
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Table des matières

Avant-propos	7
Introduction	9
1. Lire Freud avec Freud	15
2. Le récit du meurtre.....	35
L'écriture de l'acte du meurtre est un acte	37
Le père de la loi	40
Le père réel	46
3. Écriture et <i>Verleugnung</i>	53
La nécessité du meurtre de Moïse	54
Le démenti du meurtre du père	61
4. Écriture et monothéisme	69
5. Père et écritures	85
Le père comme construction d'une vérité oubliée.....	87
La littéralité du Père comme falsus.....	90
Écritures du Père ?.....	95
Ouvrages cités.....	97

Avant-propos

Freud et Moïse :

écritures du père 1, 2, 3

Longtemps méconnu, longtemps déprécié en raison des bizarreries de sa construction mais surtout de la violence et de la précarité factuelle de ses hypothèses (égyptianité de Moïse, et plus encore son meurtre), *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* renouvelle de façon saisissante la théorie psychanalytique du père.

La complexité de la construction freudienne (deux peuples, deux dieux, deux Moïse) tisse une écriture où les processus d'inscription, d'effacement, de déplacement et de retour qui président, nous dit Freud, à la constitution d'une tradition et spécifiquement à la genèse du monothéisme, se déchiffrent aussi dans le texte même du *Moïse*. Sa structure n'est sans doute pas étrangère à l'expérience, plutôt inhabituelle, de la triple lecture d'écritures du père ici présentée ; les entrecroisements qui s'y trament ne sont pas sans reproduire la texture étrange de ce livre.

Les auteurs des trois volumes d'*Écritures du père* dégagent certains aspects inédits du père dans la psychanalyse, tant dans l'élaboration de Freud que dans les multiples reprises qu'en a opérées Lacan.

Introduction

On sent dans ce petit livre le geste qui
renonce et la figure qui se couvre.
Acceptant la mort, il continue.

Jacques Lacan, séminaire *Les psychoses*.

Le livre de Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, aura suscité autant d'objections de la part des juifs et des chrétiens à l'époque de sa publication qu'à l'époque actuelle qui l'a définitivement sorti du secret où il avait été conservé. Dans la foulée de la thèse officielle (avec Ernest Jones, Marthe Robert, Lydia Flem, Paul Roazen, David Bakan, Peter Gay et d'autres) d'une identification de Freud à Moïse, on évoque, pour expliquer ce texte, la vieillesse de Freud, ou bien la revendication ou le déni de sa propre identité juive, ou encore l'« oublié » de telle ou telle référence – oublié d'un verset de l'*Exode* (J.P. Winter), oublié de la thèse d'Abraham sur Akhélaton (G. Pommier), oublié d'un thème zoharique développé par Josef Popper-Lynkeus (E. Amado-Lévy-Valensi). À verser ainsi dans une psychobiographie de Freud, ne voit-on pas que faire appel à la « personne » même de l'auteur pour disserter sur son texte clôt, en y répondant, la question qu'il soulevait lui-même en

1925, celle « de savoir si ma qualité de juif, que je n'ai jamais songé à cacher, n'a pas été pour une part dans l'antipathie générale contre la psychanalyse »¹ ? En poursuivant l'*homme* Freud jusque dans ses rapports avec son père (comme le fait Marianne Krüll), ne reproduit-on pas simplement la préoccupation de Freud lui-même concernant l'*homme* Moïse, « *Der Mann Moses...* », dont il disait à Zweig : « L'homme et ce que je voulais faire de lui me poursuit continuellement » ? Un tel destin du texte freudien ne peut s'éclairer que par les résistances qu'il ne cesse de produire. Ce livre est-il un « roman historique », comme l'écrit Freud le 9 août 1934 en tête de son premier manuscrit ? Est-il un roman policier où l'auteur, après avoir assassiné Moïse, chercherait à effacer les traces de son meurtre dans le texte même qui aurait été l'arme du crime ? Est-il fantaisie d'une fiction² ? Or l'écriture elle-même du *Moïse* vient inclure les résistances *objectives* et *subjectives* qui s'y opposent ; certes les obstacles extérieurs (le risque, en offusquant l'Église qui paraissait jusqu'en 1938 le seul appui contre la montée du nazisme, de provoquer l'interdiction de la psychanalyse à Vienne) ont longtemps empêché la publication du livre ; mais les résistances intérieures de l'auteur, en redoublant les obstacles extérieurs, ont persisté même après l'exil de Freud à Londres qui lui offrait une liberté d'écrire toute neuve. Freud craint en effet d'avoir édifié « une statue effrayante de grandeur sur un socle d'argile, de sorte que n'importe quel fou pourra la renverser »³ ; il craint

1. S. Freud, « Résistances à la psychanalyse », dans *Résultats, idées, problèmes*, t. 2, PUF.

2. Cf. M. de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, NRF, 1975.

3. Freud à Arnold Zweig, le 15 décembre 1934.

aussi de soulever la colère des juifs pour avoir, dans une époque si lourde de menaces, enlevé « à un peuple l'homme qu'il honore comme le plus grand de ses fils ». Le *Moïse* pourra effectivement être traité d'œuvre de renégat, d'œuvre d'oubli, voire d'un règlement de comptes avec le père ; pierre d'angle pour l'antisémitisme actuel, de telles critiques du *Moïse* servent paradoxalement beaucoup plus la « haine éternelle » pour le juif que l'institution d'une altérité. Il faudra attendre un Yérushalmi⁴ pour chercher la vérité du rapport de Freud à la judéité là où elle se trouve, c'est-à-dire dans ses textes.

Si, comme l'écrit Michel de Certeau, « faire le texte, c'est faire la théorie »⁵, peut-on dire que faire l'histoire, c'est faire le père avec le mythe de son meurtre et, par conséquent, avec les écritures de ce meurtre ? Ainsi se mélangent histoire et fiction, vérité et réel. Freud s'est appuyé sur les historiens de son temps, particulièrement sur Ed. Meyer, mais sans doute aussi sur un thème du Zohar selon lequel Moïse était égyptien et fut assassiné⁶. Ce sont ces appuis qui lui ont semblé n'être qu'un « socle d'argile ». Il reste cependant, au cœur du texte freudien, que si le *Moïse* veut répondre à la question posée par Freud à Zweig « pourquoi les juifs se sont attiré une haine éternelle ? », il répond essentiellement à la question posée dans *Totem et tabou* : comment se transmet l'héritage archaïque, comment se transmet de génération en génération le fonds de vérité oubliée ? Ne nous faut-il pas penser que

4. Yosef Hayim Yérushalmi, *Le Moïse de Freud*, Gallimard, 1993.

5. M. de Certeau, *op. cit.*, p. 339.

6. *Zohar* I, 6a-6b, trad. Charles Mopsick, Verdier.

cette deuxième question est celle qui répond véritablement, après coup, à la question de Freud à Zweig ?

Je montrerai d'abord que lire Freud *avec* Freud c'est lire Freud avec les propres doutes et incertitudes de Freud ; c'est par conséquent lire sa métapsychologie avec les mythes du père qui en commandent l'accès. Car le mythe du meurtre du père ne fonde pas seulement le père de l'histoire, il instaure aussi la possibilité des inscriptions de la mémoire du sujet.

Lire ensuite Moïse *avec* Freud, c'est lire l'histoire du peuple juif avec le meurtre du père, c'est lire une fracture soudaine dans le polythéisme des petits dieux sauvages des volcans ; c'est lire comment cette fracture a livré passage, dans l'oasis de Cadès, au concept mosaïque d'un dieu unique et comment elle a frappé les hommes d'une blessure non entièrement cicatrisée⁷. Lire Moïse avec Freud, c'est interroger la façon dont l'invention de ce dieu impensable et « transparent comme l'air du désert », de ce dieu qui n'entendait pas se taire, de ce dieu dont Freud dit qu'un Égyptien l'a inventé, peut-être pour détourner des juifs la barbarie nazie, c'est interroger la façon dont cette invention permet de relire le meurtre du père de *Totem et tabou*.

Enfin, lire l'écriture même du *Moïse*⁸ *avec* Freud, c'est lire les traces du meurtre de Moïse dans l'écriture biblique, ces traces dont le démenti (*Verleugnung*) fonde le réel ; c'est poser, à la suite de Freud, un raccord entre l'écriture biblique falsifiée et puis déchiffrée, et la naissance de l'écriture elle-

7. Cf. George Steiner, *Dans le château de Barbe-Bleue*, p. 47 et sq, Gallimard, coll. Folio-essais.

8. Cf. Solal Rabinovitch, « Écriture et défiguration », dans *Rue Descartes* 8/9, *Mensonge et image*, Albin-Michel, 1993.

même dont le trait littéral tue la chose qu'il désignait. Dans le meurtre de l'objet devenu lettre, la lettre vient dessiner son absence. L'hypothèse freudienne de la concomitance temporelle entre l'invention monothéiste et l'invention de l'écriture alphabétique⁹, réunies par le meurtre de l'image qui produit une lettre unique, est-elle encore valide ? Supposerait-elle, hasard ou rencontre, le rapprochement inédit et inéluctable de l'unité d'un dieu et de l'unité d'une lettre, nées chacune de la fragmentation, de la division, de la brisure de l'image comme de l'objet ? Dès lors l'hypothèse freudienne n'écrirait-elle pas, avec cette double unité constituée d'une double fracture, l'inclusion de l'étranger dans l'invention du monothéisme comme dans celle de l'écriture alphabétique ? Le Livre n'est-il pas ce qui réunit un peuple privé de sol natal ? Les emprunts égyptiens du monothéisme et de l'écriture sémitique ne fondent pas seulement une analogie, mais ils évoquent la nécessité de l'exil, de l'ailleurs, de l'exode au sein de toute invention, pour empêcher leur oubli et permettre leur transmission. De la même manière que la voix des prophètes et la vocalisation des lettres vient écrire l'imprononçable du nom de Dieu, le père tué ne devient-il pas, à partir de la place qu'il occupe comme absent et non pas comme absenté, la lettre même de cette absence impensée jusqu'à Freud ?

9. Les recherches modernes sur l'écriture (avec André Lemaire en particulier) ont avancé sur l'apparition de l'écriture alphabétique phénicienne ; la date proposée (-XIV^e) n'est cependant pas sensiblement différente de celle que propose Freud (-1350). Même si l'hypothèse que je déploie dans ce travail n'est qu'hypothèse et à ce titre sujette à révisions, les conséquences qu'elle entraîne restent lisibles.

L'écriture du meurtre serait-elle un acte au principe de la constitution du père, en tant que le père est au fondement de la psychanalyse ? Serait-elle un acte qui fasse fiction dans l'écriture nécessairement raturée de l'impossible à écrire : de l'*Urverdrangt* ?

Lire Freud avec Freud

L' invention du dispositif de parole et d'interprétation de la psychanalyse a fait paradoxalement de Freud un homme d'écrit. Pour élaborer l'expérience de la psychanalyse, la parole ne suffit pas ; pour produire la théorie de l'appareil psychique, il faut en passer par l'écrit. Parole et écrit ne transmettent pas la même chose ; la parole peut transmettre un savoir de l'expérience de la cure comme de la théorie ; l'écrit transmet ce qui, dans ce savoir, touche au réel – fût-ce obscurément, à la manière d'une lettre en souffrance. Cette nécessité, que souligne depuis l'*Esquisse* jusqu'à *Analyse finie et infinie* l'afflux dans le texte freudien de métaphores scripturaires, se retrouve à deux niveaux : la théorie doit s'écrire non seulement pour être lue par d'autres, mais pour rendre compte de la littéralité incontournable de la réalité inconsciente. Cette littéralité n'est pas univoque. D'une part Freud pourvoit les traces mnésiques de petites lettres, et avec ces lettres il élabore sa *Métapsychologie* dans une congruence avec la réalité inconsciente ; d'autre part les versions freu-

diennes du père orientent la théorie psychanalytique proprement dite avec les mythes d'Œdipe, de *Totem et tabou* et du *Moïse*. Parce que la parole dans la cure se soutient de la lettre d'où subsiste l'inconscient, la métapsychologie et ses petites lettres viennent à la rescousse du mi-dire du mythe ; lorsque la théorie analytique est en difficulté, lorsque la lettre elle-même, en échappant à la parole, choit dans ses failles et se dépose dans la déhiscence des intervalles qu'offre le mythe à sa lecture, Freud fait appel à la sorcière métapsychologie pour déchiffrer ce qui ne peut pas se dire.

C'est surtout dans son *Moïse* que Freud fait jouer l'« intervalle » entre parole et écrit, entre tradition orale et tradition écrite ; dans cet intervalle il situe la mort de Moïse. « Pourquoi, dans cet intervalle où Freud a si bien vu jouer le faux, lui fallut-il pousser la mort du père et ne pas se contenter, autre effet de cristal, seulement de la faux du temps ? »¹ Comment répondre à la question de Lacan ? C'est à partir de l'intervalle où Freud a vu jouer la falsification de la lettre biblique dans son discord avec les retours de la vérité dans la voix prophétique, qu'il déduit le meurtre de Moïse comme mise en acte du meurtre primitif du père. Comment articuler la nécessité structurale de « la faux du temps » si présente chez Freud, de cette *Lücke*² temporelle qui est le berceau de la mort de Moïse³, telle un *falsus* de la structure, avec la nécessité « historique », pour Freud, de la mort du père ? La réponse se trouve-t-elle dans ce que Lacan appelle les amours de Freud

1. J. Lacan, séminaire *L'envers de la psychanalyse*, séance du 8 avril 1970, version sténo.

2. A propos d'intervalle et de *Lücke*, cf. *infra*, « Écriture et *Verleugnung* ».

3. *Ibid.*

avec la vérité ? Là où Freud déduit le vrai du faux dans le recouvrement de la vérité matérielle des faits par la vérité historique, Lacan tranchera en disant que le faux est le vrai de la castration et que le père réel est l'agent de la castration. La ligne du partage freudien entre vérité matérielle et vérité historique en dessine une autre, plus obscure, entre réel et vrai. Le récit des faits par l'analysant met en jeu l'opacité d'un réel qui l'a engagé dans la cure ; la construction historique qu'en fait la cure cerne ce réel et produit une autre inscription signifiante de la vérité matérielle qui le recèle. Ce partage entre réel et vrai rend possible une lecture de la *Verleugnung* ; il permet à Freud de voir jouer le faux dans l'intervalle biblique et de situer dans la vérité matérielle des faits le réel de la mort de Moïse, là où le réel touche au vrai. De nouvelles questions se posent alors. Pourquoi lui a-t-il fallu « pousser la mort du père » dans cet intervalle, sinon pour faire de la mort du père le meurtre du père ? Pourquoi Freud insiste-t-il tant sur le fait qu'il faut que le meurtre se soit *réellement* passé, sinon parce que c'est sur ce réel qu'opère la *Verleugnung* et qu'elle participe à la constitution du savoir inconscient avant même que le refoulement y porte ?

Ce redoublement du vrai et du réel est pourtant contredit chez Freud par l'écart qu'il a toujours su voir entre le savoir, qui s'écrit, et la vérité, qui parle. Si le savoir est divisé entre les petites lettres de la *Métapsychologie* et les mythes porteurs de la théorie analytique, cette division n'empêche pas le savoir de s'écrire. Mais la distinction entre le réel de l'écrit et la parole qui parle vrai dans les cures s'appuie-t-elle sur une autre distinction, élaborée dans le *Moïse*, entre la tradition qui se transmet par la voix des prophètes relayant la grosse voix du père,

et la lettre biblique⁴ dont les falsifications transmettent un autre message ? Une écriture du mythe implique l'antériorité d'une origine qu'entérine l'après coup de sa lecture. La question freudienne de l'origine, en doublant celle du va-et-vient entre texte inconscient et parole du sujet, objecte au continuum midrachique entre texte biblique et monde ; le *midrach*⁵ fait du monde – considéré comme contien de la parole divine – un « commentaire »⁶ du texte qu'il dévoile et, dans un renversement, il place ce commentaire à l'origine même du monde. Or le mythe du meurtre du père est une tentative inédite de rendre lisible l'origine du monde des hommes : faut-il donc supposer qu'il l'écrit ?

Vision⁷, hypothèse ou fiction, le mythe du meurtre du père imaginatise le contenu manifeste d'un savoir qui fonctionne en place de vérité⁸. À la question : « Qu'est-ce qu'un père ? », le mythe répond ainsi : « C'est ce qui est tué par ses fils ». Le meurtre du père est ce qui fonde le père. L'écriture

4. A propos de l'écrit de la lettre biblique et de la voix des prophètes, cf. *infra*, « Écriture et monothéisme ».

5. L'activité midrachique qui resta purement orale durant plusieurs siècles, était un pont vivant entre le texte fondateur et la communauté d'Israël. Puis on voulut fixer les *midrachim* par écrit pour éviter l'oubli et on constitua des recueils de *midrachim*, c'est-à-dire de commentaires rabbiniques sur la Bible. Le *midrach* est un commentaire qui puise, soit dans des citations scripturaires soit dans des termes, des expressions, images et conceptions bibliques ; ce n'est en aucun cas une explication littérale qui épuiserait les sens du texte, c'est plutôt un commentaire de l'Écriture au moyen d'écritures exégétique, poétique ou narrative.

6. Cf. *Midrach Rabba*, t. I, *Genèse Rabba*, Verdier, p. 8.

7. S. Freud, *Sigmund Freud présenté par lui-même*, publié la première fois à Leipzig en 1925, trad. Fernand Cambon, Gallimard, p. 115.

8. J. Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, séance du 11 mars 1970, version sténo.

du mythe du meurtre du père fixe le réel du meurtre sans ébrécher l'analogie freudienne entre sujet et civilisation ; si la trame du sujet de l'inconscient se déduit à partir de son origine mythique, les débuts de la civilisation prennent une figure épique ; pour le sujet comme pour la civilisation, les falsifications et les déformations du texte qui donnent forme et lieu aux retours du « su » du meurtre, confirment la matérialité d'écrit de ce *su*.

Dans les marges de l'écrit du meurtre apparaissent, tout en lui restant étrangères, les attaches de la fiction avec le réel et avec le vrai. L'angoisse, en quoi se transforme tout affect réprimé, en est le signe ; parce qu'elle fait éprouver chez chacun la poussée du refoulement, elle signe l'enracinement d'un fragment de théorie (de savoir) dans le réel de chacun (sa vérité)⁹. Sédiments d'événements anciens séparés de leur contenu ou réapparitions d'un trauma oublié, les affects constituent la part des traces inconscientes réprimée et échappée du lit psychique ; errant hors des lieux psychiques, *unterdrückt*, ils présentifient la part auditive, la part d'entendu des symboles mnésiques d'un passé qui exerce la puissance du présent parce qu'il prend la forme de la *voix*. Freud précise¹⁰ que le contenu d'un souvenir écarté réapparaît sous la forme d'une hallucination visuelle ou sentie, ou comme

9. B. Lemérier (*Les deux Moïse de Freud, 1914-1939. Freud et Moïse : écritures du père 1*, Erès 1997, ch. 1) montre la confrontation oppressante de Freud avec le *Moïse* qui le laisse dans un suspens angoissé qu'aucun recours à la théorie qu'il a inventée ne peut calmer ; sous le regard de Moïse, Freud se sent réduit à l'anonymat de la populace idolâtre.

10. S. Freud, « Manuscrit K », dans *Naissance de la psychanalyse*, PUF, p. 135.

des pensées surgissant à l'improviste ; mais l'affect séparé de la représentation refusée ne reparait que sous la forme d'une hallucination auditive. Atopique, l'affect est la part intraduite de la mémoire ; simple étoffe sonore de la trace mnésique, il apparaît comme pure voix. Sa voix est empruntée par les représentations de mot préconscientes, restes mnésiques de l'entendu ; elle est aussi habitée par les représentations circulant dans l'actuel du monde (voix des prophètes, parole dans la cure) qui viennent altérer l'entendu du passé. L'altération du passé ferait-elle trace d'une origine que la théorie analytique pourrait saisir sous la forme de l'énonciation d'un mythe dont des temps anciens traceraient le cadre et le lieu ?

La théorie, en élaborant ces deux points limites du lisible, l'atopie de l'affect et l'atemporalité d'une origine du sujet, leur permettrait-elle de se rejoindre ? L'affect pourrait alors mesurer la plus ou moins grande proximité éprouvée de l'origine. Freud soutenait qu'il fallait prendre la mesure de la tonalité affective qui accompagne toute théorisation, qu'elle devienne concept ou qu'elle reste à l'état de fantaisie, pour s'en tenir au contenu le plus apte à s'y associer et à la construction la plus adéquate à l'affect. Une collusion du vrai et du réel permettrait la preuve du vrai de la théorie par le réel de l'affect. Dans la lettre à Fliess du 22 décembre 1897, Freud traite les premières bases de sa métapsychologie de « δρεκκολογιε¹¹ où [il] patauge vaillamment » ; tel le roi Midas, tout ce qu'il touche, à savoir les fondements sexuels de la névrose, se trans-

11. Freud écrit en caractères grecs ce terme de « dreckologie » qu'il construit à partir du mot yiddish *Dreck* (merde) ; en somme la « dreckologie » serait la science du déchet (de l'objet). Cf. Lettre à Fliess du 22 décembre 1897.

forme en *Dreck*, en déchet. Le dégoût lié au *Dreck* serait-il le signe d'une avancée théorique, comme l'aversion est la trace de la proximité de l'impensable du refoulement original, alors qu'il faudrait se défendre des amours spéculatives où nous entraînent les invités surprise que sont les mythes du père ? Si le doute est le compagnon inévitable de toute spéculation théorique, le dégoût ne lâche pas l'auteur de la *Métapsychologie* ; en 1919 encore, il s'écrie dans une lettre à Lou Andreas-Salomé : « Où en est ma *Métapsychologie* ? D'abord elle n'est pas écrite ! » Le caractère inexorablement présent et actuel de l'affect semble s'opposer terme à terme à la recherche d'une « vérité historique » des origines reléguée dans la nuit des temps ; mais l'élaboration théorique rapproche passé et présent, vrai du mythe et réel de l'affect, et son écriture les rassemble sur la même page qu'elle couvre d'encre.

Quel est l'affect adéquat avec le mythe¹² qui construit le meurtre du père ? L'ambivalence de l'amour et de la haine des fils pour le père s'accorde à la conjonction du meurtre du père primitif et de la survie du père tué sous la forme du totem : elle s'épure dans la nostalgie du père, cet étranger inclus à l'intérieur. L'alternance des sentiments de joie et de tristesse peut faire retour, de façon énigmatique, dans les cures sous la forme d'une tristesse insondable ou d'une tonalité maniaco-dépressive dans la fin de la cure ; elle commande la succession caractéristique de l'humeur dans la manie-mélancolie ; elle nourrit, lors des fêtes religieuses, les mani-

12. Rappelons que, dans cette même lettre à Fliess du 22 décembre 1897 (dans *Naissance de la psychanalyse, op. cit.*), Freud se demande si ses élaborations sont *Meshugge* et y répond en les appelant du nom de « psychomythologie » avant d'avancer le terme de « dreckologie ».